

Si le rêveur peut douter de la matérialité de ce qu'il voit, le rêve, à son tour, peut remettre en question l'existence du rêveur. Le tout est de savoir qui en vient le premier à ne pas croire à l'autre: mettons que les hommes cessent de croire en Dieu, Dieu se retrouve dans un sacré pétrin, mais il se peut que Dieu cesse de croire à la réalité de son invention, c'est-à-dire le monde, et alors...

Oh, il y a beaucoup de bulles à la surface du Styx, rondes comme des o et toutes, elles éclatent, sans exception. Si l'on me permet de faire référence à Hegel, qui considère que certains peuples, le vôtre par exemple, possèdent l'être, mais sont dépourvus d'histoire, sont a-historiques, eh bien pourquoi moi, qui viens d'une antique lignée de crapauds du Styx, bien qu'exilé hors de l'être (je remets Hegel des pieds sur la tête), ne raconterai-je pas mon histoire, du moment qu'on veut bien m'accorder un peu d'attention ? Enfin, tous les phénomènes se manifestent à la conscience dans leur évidence, ils font irruption directement dans le cerveau sans demander la permission, comme moi maintenant.

(...)

Pour nous autres habitants des limons du Styx, les déplacements d'un « ici » vers un autre « ici » sont plus étranges que toutes les étrangetés. Un voyage, c'est un dévoiement, hum, ouais, du moins c'est ce que pensent les plus grands esprits des bas-fonds. Car vous autres, infatigables rampeurs, vous avez beau ligoter la terre avec des chemins, tous vos voyages se terminent inévitablement par la fosse, votre dernier « ici », dont personne n'est jamais sorti. Il est stupide de se faire rattraper par la pelle, unijambiste mais dégourdie: il est bien plus simple de s'enfouir dans la vase. Or tout le monde, n'a pas la chance de pouvoir dialoguer avec la vase antique et sage qui recouvre le lit du Styx, ce fleuve dans lequel finissent toutes les significations. En comparaison avec la mort, la vie est une province perdue. Un paradoxe, direz-vous ? Pas du tout. Dans le rien on ne manque de rien ! Je t'assure que toute votre vie avec sa pacotille d'étoiles et de soleils n'est qu'une banlieue du Styx. Vivre, c'est s'absenter de la mort. Cela dit, vous qui avez fui le « rien » y retournez tôt ou tard, car il n'existe rien d'autre.

Mais nous autres, habitants du fond du Styx, nous trouvons inutiles tous ces bonds au-dehors. Nous prenons possession de tout ce qui existe au moment où cela n'existe plus. Car les eaux du Cocyte, du Léthé, de l'achéron et du Styx communiquent et on ne saurait entrer au pays de la mort qu'elles baignent qu'en laissant tout souvenir de la vie dans nos eaux tranquilles sans vagues. Ainsi, les innombrables mémoires humaines se débarrassent-elles de leur contenu, fardeau de la vie vécue, dans les profondeurs noires du Styx: décomposées en jours et en instants, elles se déposent lentement chez nous, tout au fond, en passant entre les gouttes. Des vies s'empilent, strates superposées, assemblages de jours troubles et décolorés, traces d'actions, résidus de pensées. On ne peut véritablement faire un pas sans remuer les mémoires humaines qui tapissent le fond du Styx: égrenèrent multilingue de mots éteints, mystères visqueux des crimes et des caresses, tout cela s'agite à chacun de mes bonds au-dessous et au-dessus de moi, se collant à mes palmes.

Donc, il est clair que nous autres habitants du fond des jours n'avons aucune raison de le quitter. Nous n'imitons pas les grenouilles de rivière ordinaires qui chassent les mouches. À quoi bon ? Les vies vécues tissent d'elles-mêmes le tapis brodé de noir qui recouvre le fond du Styx. Enfouis jusqu'aux yeux dans la vase des jours, nous n'écoutons que le clapotis de la rame de Charon tout en haut et regardons glisser l'ombre de sa barque perdue entre les deux rives, celle de la vie et celle de la mort. Dans la vase, tous les « vas-y » s'enlisent, une fraîche éternité ombreuse s'effile à travers notre demeure en fines évasions, velours du limon, nirvana du nirvana, s'agglutinant autour de la pensée, de la transpensée, de l'outre-transpensée.

Il se trouve que la population du fond du Styx n'est pas homogène. La disparité des résidus de souvenirs nous influence aussi d'une certaine manière. En matière de mort, nous nous divisons en libéraux et conservateurs. Je fais partie des derniers. Hélas, ces temps-ci, les partisans d'une attitude libérale envers la mort ont pris le dessus. Nous autres, vieux crapauds du Styx, nous nous en tenons à un principe qui a fait ses preuves au cours des siècles: ce qui est mort doit être tout à fait mort, nous ne voulons pas de produits préfabriqués, de tous ces avortons, ces suicidés, ces gens tombés au champ d'honneur, de tous ces parvenus de la mort qui se jettent avant l'heure dans les eaux sacrées des fleuves. Moi et ceux qui pensent comme moi, nous trouvons qu'un mort bricolé à la va-vite n'est pas un bon mort. La mort doit travailler patiemment et en

profondeur, lentement, d'année en année, s'infiltrant dans l'homme, estompant peu à peu ses pensées et affaiblissant ses émotions; sa mémoire doit se décolorer progressivement, virer au gris sous l'effet des maladies ou de la vieillesse, elle doit prendre les tons d'une gravure, c'est alors seulement qu'elle sera assortie aux limons du Styx. Or, toutes ces vies précipitées de force dans le Styx, interrompues en pleine course et que la mort n'a point travaillées, conservent leur énergie vitale. Le Léthé les repousse, rejetant leurs mémoires excitées, bariolées chez nous, dans le Styx. Elles nous perturbent, elles gâchent notre néant.

Naturellement, nous n'avons pas capitulé, refusant toujours une politique de la mort expansionniste et agressive. Succès et défaites alternaient. Les libéraux, il faut le reconnaître, savaient mieux agir sur le populo. De temps à autre, ils rassemblaient les chœurs de grenouilles en meetings et alors, de violents coassements s'élevaient au-dessus du Styx exigeant des morts en masse. En général, leurs voix qui résonnaient de plus en plus fort parvenaient jusqu'à la terre, éveillant les foules humaines, lesquelles, singeant les grenouilles déchaînées du Styx, exigeaient la mort pour elles-même. Des guerres se déclenchaient. Sous le poids des combats, la barque de Charon s'enfonçait dans l'eau jusqu'au bord. La clique qui réclamait des morts se calmait alors provisoirement...

Mais ainsi qu'on aurait pu le prévoir, avec les siècles, les appétits des partisans de la mort en gros augmentaient. Les chefs libéraux démagogues se vantaient à qui mieux-mieux de pouvoir repeindre le Styx en rouge sang. Tous étaient endoctrinés jusqu'au dernier têtard. La jeunesse aux pattes fines sautait en foule sur les bancs de sable et criait, tournant des milliers de bouches vers la terre: Encore ! Encore !

L'heure était à la tension et à l'angoisse. Une inéluctable menace venait soit de la vie, soit de la mort. Même moi qui n'avais pas quitté le fond depuis des millénaires, je finis un beau jour par monter à la surface trouble du fleuve pour observer les deux rives: la nôtre, la rive morte, recouverte de cendres molles, était plate et silencieuse. Faute d'air, le ciel noir pesait dessus de toute son absence d'étoiles. L'autre rive, la vôtre, était voilée de brumes, mais votre soleil immonde rayonnait à travers, et des amoncellements d'arcs-en-ciel remuaient, emmêlés dans ses rayons. Brrr, la vie, quelle horreur ! J'en ai détourné le regard et vite fait demi-tour pour me glisser dans ma vase.

Entre-temps, la moultmort appelée depuis si longtemps avait commencé: elle hurlait là-bas, sur la terre, par la voix de milliers de bouches de fer levées en l'air, elle rampait, brume empoisonnée, éteignant les arcs-en-ciel et arrachant les rayons du soleil, ses vents chargés de mitraille charriaient le duvet humain tels des pissenlits sur lesquels on souffle, directement vers le Styx. Les premières vagues de mortalité furent accueillies par un coassement voluptueux de toute la lie du Styx.

Je n'y comprends rien: c'est peut-être la terre qui, en tournant, a détourné les hommes du droit chemin, les a rendus pervers même dans la guerre, car ces imbéciles jettent dans la mort ce qu'il y a de plus inapte à la mort, leurs jeunes. Les mémoires des jeunes gens ne sont pas encore remplies, elles sont vides, c'est pourquoi une fois précipitées vers le Léthé et emportées vers le Styx par le courant, trop légères pour couler, elles flottent à moitié immergées. Ces jeunes de l'entremort s'agglutinent à la manière des lentilles d'eau, formant une sorte de pellicule qui sépare le fond du fleuve de sa surface.

La coupe était pleine. Impossible de le supporter plus longtemps: adieu, limons chéris, adieu, éternité inerte et toi, silence qui chante la mort ! J'ai décidé de me sauver - là-bas, dans les cendres. Mes pattes palmées m'ont porté jusqu'à la surface en quelques brasses. J'ai sorti la tête de l'eau, cherchant des yeux la rive morte. C'est alors que tout a commencé: j'avais beau scruter, je ne parvenais pas à distinguer la vie de la mort. Les deux rives étaient brûlées et dévastées, criblées de trous d'obus profonds, béances sépulcrales, une vapeur mêlée d'alluvions toxiques cachait les lointains à gauche comme à droite. Que faire ? Il fallait prendre une décision. J'ai bondi droit devant moi.